

Lexico-Semantic and Stylistic Features of Phraseological Units with the Component rose in Contemporary French

¹ Yaqub Axundov

Accepted: 10.07.2025

Published: 11.19.2025

<https://doi.org/10.69760/portuni.0109007>

Abstract. Speakers of French make abundant use of fixed expressions containing colour terms such as rose, which provide rich cultural and emotional imagery. This article examines the lexico-semantic and stylistic features of phraseological units that include the word rose (as a colour, a flower, or a symbol) in contemporary French. First, we outline the theoretical framework of French phraseology, with particular emphasis on lexical fixation, semantic opacity, and the metaphorical dimension of these expressions. We then draw on examples from contemporary corpora (media, literature, and the press) to analyze the semantics of various expressions with rose—such as voir la vie en rose, à l'eau de rose, and envoyer sur les roses—in order to understand how the component rose contributes to their overall meaning. We show that the lexeme rose generally carries positive connotations (optimism, romanticism, innocence), which combine with other elements to form idiomatic meanings that are often far removed from the literal sense. Finally, the stylistic analysis reveals the varied use of these phrasemes in contemporary communication: sometimes to soften or euphemize an utterance, sometimes to add a vivid, humorous, or ironic touch to discourse. These phraseological units containing the component rose illustrate the linguistic creativity and expressive force inherent in idioms, as well as their role in the vitality of present-day French.

Keywords: *phraseology; idiomatic expressions; the colour pink; lexical semantics; stylistics; figurative language*

¹ Axundov, Y. Lecturer, Faculty of Foreign Languages, Nakhchivan State University, Azerbaijan. Email: yaqub.axundov@ndu.edu.az. ORCID: <https://orcid.org/0009-0000-7375-6448>.

Les particularités lexico-sémantiques et stylistiques des unités phraséologiques à composant rose en français contemporain

¹ Yaqub Axundov

Accepted: 10.07.2025

Published: 11.19.2025

<https://doi.org/10.69760/portuni.0109007>

Résumé : Les locuteurs du français utilisent abondamment des expressions figées contenant des termes colorimorphes tels que *rose*, qui apportent une riche imagerie culturelle et émotionnelle. Cet article examine les particularités lexico-sémantiques et stylistiques des unités phraséologiques comportant le mot *rose* (en tant que couleur, fleur ou symbole) en français contemporain. Dans un premier temps, nous définissons le cadre théorique de la phraséologie française, en insistant sur le figement lexical, l'opacité sémantique et la dimension métaphorique de ces expressions. Ensuite, à partir d'exemples tirés de corpus actuels (médias, littérature, presse), nous analysons la sémantique de diverses locutions avec *rose* – telles que *voir la vie en rose*, *à l'eau de rose* ou *envoyer sur les roses* – afin de comprendre comment le composant *rose* y contribue au sens global. Nous montrons que le lexème *rose* véhicule généralement des connotations positives (optimisme, romantisme, candeur) qui se combinent à d'autres éléments pour former des significations idiomatiques souvent éloignées du sens littéral. Enfin, l'étude stylistique révèle l'usage varié de ces phrasèmes dans les communications contemporaines : tantôt pour édulcorer ou euphémiser un énoncé, tantôt pour ajouter une touche imagée, humoristique ou ironique dans le discours. Ces unités phraséologiques à composant *rose* illustrent la créativité linguistique et la charge expressive inhérentes aux idiomatismes, ainsi que leur rôle dans la vivacité de la langue française actuelle.

Mots-clés: *phraséologie; expressions idiomatiques; couleur rose; sémantique lexicale; stylistique; langage figuré*

1. Introduction

La langue française – à l'instar des autres langues naturelles – regorge d'unités phraséologiques (ou *phrasèmes*) qui émaillent la communication courante. Il est désormais bien établi qu'une proportion très importante du discours, potentiellement plus de 70 %, est composée d'expressions toutes faites que les locuteurs mobilisent spontanément. En effet, *les locuteurs natifs parlent en phrasèmes* (Pérez Miguel, 2017) et maîtrisent un vaste répertoire d'expressions figées, allant des locutions idiomatiques aux proverbes, collocations, clichés et autres tournures stéréotypées. Ces combinaisons polylexicales sont stockées en bloc dans la mémoire lexicale et utilisées comme des unités préfabriquées, ce qui facilite la fluidité de l'expression et la compréhension mutuelle au sein d'une communauté linguistique.

¹ Axundov, Y. Lecturer, Faculty of Foreign Languages, Nakhchivan State University, Azerbaijan. Email: yaqub.axundov@ndu.edu.az. ORCID: <https://orcid.org/0009-0000-7375-6448>.

Par *unité phraséologique*, on entend classiquement *une combinaison stable de mots dont le sens global est figuré*, c'est-à-dire non compositionnel par rapport aux sens de ses composants pris isolément. Autrement dit, le sens d'une telle expression idiomatique ne se déduit pas de la somme de ses parties (par exemple, *donner sa langue au chat* ne saurait se comprendre par l'addition du sens de *donner*, *langue* et *chat*). Les phrasèmes se caractérisent ainsi par un figement lexicosyntaxique et une opacité sémantique partielle ou totale. Ils présentent souvent des restrictions de substitution lexicales ou grammaticales (on ne peut modifier librement un élément sans briser l'idiomaticité) et une résistance à la traduction littérale dans d'autres langues. En même temps, ces expressions figées constituent la mémoire culturelle d'une langue: elles reflètent l'histoire, les imaginaires et les valeurs d'un peuple à travers les métaphores et images qu'elles véhiculent. En effet, les phraséologismes sont généralement porteurs d'une forte imagerie métaphorique et d'une coloration expressive ou émotionnelle marquée[2]. Comme le note Zagidullina *et al.* (2021), ces tournures figées se distinguent par « la métaphore, l'imagerie, la coloration expressive et émotionnelle » qui les accompagnent intrinsèquement[2]. Cette dimension stylistique explique leur pouvoir d'évocation et leur fréquence dans les usages littéraires, médiatiques ou conversationnels.

Parmi les innombrables phrasèmes du français, les expressions idiomatiques construites autour d'un terme de couleur occupent une place notable. Les couleurs servent en effet de support privilégié à la métaphore et à l'évaluation axiologique (par ex. *voir rouge*, *rire jaune*, *être vert de rage*, *noircir le tableau*, etc.). La couleur *rose*, en particulier, porte des connotations culturelles largement positives dans l'imaginaire occidental – elle évoque la beauté de la rose florale, la douceur et l'optimisme (voir l'expression *la vie en rose* popularisée par Édith Piaf), mais aussi la délicatesse romantique parfois associée à une certaine mièvrerie (*à l'eau de rose*) ou, inversement, une vision naïve et trop idyllique du monde. Il n'est donc guère surprenant que le lexème *rose* entre dans un éventail d'expressions figées en français, chacune exploitant un aspect sémantique de cette couleur (ou de la fleur éponyme) pour construire un sens idiomatique particulier.

Le présent article propose une étude approfondie de ces unités phraséologiques à composant *rose* en français contemporain. Nous nous intéresserons aux deux facettes principales de ces expressions: d'une part, leurs caractéristiques lexico-sémantiques (comment le mot *rose* interagit avec les autres éléments de l'expression pour produire un sens figuré, et quelle est la nature de ce sens: métonymique, métaphorique, hyperbolique, etc.); d'autre part, leurs propriétés stylistiques (registres d'emploi, effets pragmatiques, valeurs expressives et esthétiques dans le discours moderne). L'étude s'appuiera sur un corpus d'exemples authentiques tirés de textes contemporains – en particulier des extraits de médias, de littérature et de presse – afin d'analyser les usages réels de ces idiomatismes et la façon dont ils contribuent à la richesse du français actuel.

Nous adopterons une structure académique classique. Le cadre théorique rappellera brièvement la notion d'unité phraséologique en linguistique française, ainsi que quelques concepts clés (figement, idiomatité, phrasématisation du lexique, etc.) en mobilisant des travaux récents en phraséologie. Puis, l'analyse lexico-sémantique examinera successivement plusieurs expressions figées contenant *rose*, en explicitant leur signification idiomatique, leur degré de transparence sémantique et les images sous-jacentes qu'elles convoquent. L'analyse stylistique se penchera sur les contextes d'emploi et les effets

de ces phrasèmes dans différents genres de discours (conversation familière, langue journalistique, création littéraire), avec à l'appui des exemples actuels. Une section de discussion synthétisera les résultats, en soulignant les tendances saillantes et les implications plus larges (notamment en comparaison interculturelle et en traduction). Enfin, nous proposerons en conclusion quelques remarques générales sur l'apport de ces unités phraséologiques à composant *rose* à la langue française contemporaine et sur l'intérêt de conjuguer approche théorique et étude de corpus dans l'analyse phraséologique.

2. Cadre théorique de l'étude phraséologique

La phraséologie est le domaine de la linguistique qui étudie les expressions figées du langage, c'est-à-dire toutes les combinaisons lexicales stables dont l'usage est consacré par l'usage et qui présentent un certain degré de figement. Le figement peut être de nature syntaxique (ordre des mots fixé, variations grammaticales limitées), sémantique (opacité du sens global par rapport aux sens composants) et/ou lexicale (blocage des substitutions par des synonymes ou des modifications des composants). Comme l'explique Bolly (2010), malgré la diversité apparente des phénomènes phraséologiques, on retrouve des critères communs pour les définir, notamment la non-compositionnalité du sens et la fixité structurelle, qui les rapprochent d'autres processus linguistiques comme la grammaticalisation ou la lexicalisation[1]. En phraséologie fonctionnelle, Mel'čuk et al. distinguent par exemple les locutions (phrasèmes figés au sens opaque, équivalant à un mot du point de vue sémantique), les collocations (cooccurrences privilégiées de mots avec un sens encore compositionnel en partie, ex. *fort accent*, *profond sommeil*), les proverbes (énoncés sentencieux à structure de phrase complète), les formules proverbiales et clichés (tournures figées socialement marquées), ou encore les pragèmes (expressions figées à fonction discursive ou pragmatique, ex. *Comment ça va ?*, *Bienvenue*, etc.). Cette typologie illustre que les unités phraséologiques peuvent remplir aussi bien des fonctions référentielles (nommer une notion d'une manière imagée) que des fonctions pragmatiques ou discursives.

Un aspect délicat du domaine est la délimitation des idiomatismes par rapport aux constructions libres ou aux collocations. Certains enchaînements de mots peuvent en effet être plus ou moins figés sans atteindre le statut d'idiome complet, créant un continuum de "flou phraséologique" (Bolly, 2010) entre le entièrement libre et le pleinement figé. Des critères graduels sont donc employés : taux de fixation syntaxique, degré de cohésion sémantique, possibilité de modification interne, etc. Albougami (2020) propose une approche linguistique outillée pour différencier les expressions idiomatiques de formes voisines comme les collocations, en s'appuyant sur des critères distributionnels et sémantiques. Sans entrer dans les détails de cette méthodologie, retenons qu'une expression sera considérée comme idiomatique si elle constitue une unité polylexicale figée à sens global non littéral, largement lexicalisée dans l'usage. C'est bien le cas des expressions qui nous occupent (*voir la vie en rose*, *envoyer sur les roses*, etc.), lesquelles figurent dans les dictionnaires d'expressions consacrées du français et font partie intégrante de la compétence linguistique des locuteurs natifs.

Concernant la dimension sémantique, les phrasèmes sont souvent le siège d'un processus métaphorique ou métonymique : ils associent une image concrète ou une situation-type à une signification abstraite ou détournée. Dans cette optique, les unités phraséologiques sont fréquemment "sémantiquement équivalentes à un mot" (Caws, 1995), c'est-à-dire qu'elles peuvent être paraphrasées

par un lexème simple de sens proche. Par exemple, *être frais comme une rose* équivaut à “être très frais” (en parlant du teint ou de l’apparence), *découvrir le pot aux roses* signifie “découvrir le secret caché”, *roman à l’eau de rose* désigne un “roman sentimental mièvre”, etc. Cependant, la richesse évocative de l’expression imagée dépasse souvent la simple synonymie avec un mot: le phrasème véhicule tout un faisceau de connotations et de sous-entendus culturels qu’un terme simple ne rendrait pas forcément. C’est pourquoi la phraséologie contribue fortement à l’expressivité du langage : comme le soulignent Zagidullina *et al.* (2021), les phraséologismes incorporent *imagerie* et *coloration émotionnelle*, reflétant en miroir la mentalité et la culture d’une communauté. En employant une tournure idiomatique, le locuteur active un savoir culturel partagé et suscite chez l’interlocuteur une compréhension à la fois cognitive et affective.

Enfin, du point de vue stylistique, les expressions idiomatiques peuvent appartenir à divers registres. Certaines sont très courantes et neutres en registre (par ex. *voir la vie en rose* peut s’utiliser aussi bien dans un contexte soutenu que familier), d’autres sont marquées familières ou argotiques (*envoyer promener* vs *envoyer sur les roses*, cette dernière étant d’un registre courant-familier avec une nuance imagée). D’autres encore relèvent du proverbe ou de la maxime traditionnelle et confèrent un ton sentencieux ou littéraire à l’énoncé (*il n’est pas de rose sans épines* a un parfum proverbial un peu traditionnel). Le style d’emploi dépendra donc de l’expression considérée et du contexte. Il est à noter que la presse écrite aime jouer avec les idiomatismes pour leurs effets de sens et leur attrait sur le lecteur – on trouve fréquemment des titres ou accroches journalistiques bâtis sur des expressions détournées ou adaptées, phénomène qu’Amarni (2016) a étudié dans le cadre des titres de presse. Par exemple, un article de vulgarisation agricole titrait récemment « *Dans le secteur porcin, tout n’est pas rose. Y’a du vert aussi !* », combinant l’expression *tout n’est pas rose* (rien n’est parfait) avec une touche de mot-à-mot sur *rose* (la couleur de la viande porcine) et son opposé *vert* pour introduire le thème de l’environnement. Ce jeu de mots montre comment les phrasèmes à composante colorée se prêtent à des effets stylistiques percutants.

En somme, les unités phraséologiques à composant *rose* que nous allons analyser s’inscrivent pleinement dans ce cadre théorique: elles sont figées, non littérales, métaphoriques, et chargées de valeurs expressives. Le mot *rose* y joue un rôle pivot en apportant son sémantisme propre (couleur associée au positif, fleur emblématique) qui, combiné aux autres termes de l’expression, engendre un sens idiomatique nouveau. Nous allons à présent étudier en détail la lexicologie et la sémantique de ces expressions, avant d’examiner leurs usages stylistiques.

3. Analyse lexico-sémantique des phrasèmes à composant *rose*

Dans cette section, nous passons en revue les principales expressions figées du français contemporain intégrant le mot *rose*. Pour chacune, nous précisons le sens idiomatique, l’imagerie mobilisée, le degré de transparence sémantique (de l’expression quasi littérale à l’idiome totalement opaque) ainsi que, le cas échéant, l’origine ou l’étymologie connue qui éclaire sa formation. Sans viser l’exhaustivité absolue, nous nous concentrerons sur les phrasèmes encore en usage courant de nos jours, en écartant les expressions archaïques ou régionales où *rose* apparaît (telles que *c’est la plus belle rose de son chapeau*, locution vieillie signifiant “son plus grand honneur”^[18]). Les idiomatismes analysés ci-dessous peuvent être regroupés sémantiquement en quelques grands thèmes : les visions optimistes ou

idylliques (*rose* comme symbole de bonheur), la confrontation du positif et du négatif (*rose* vs épines, *rose* vs la réalité décevante), le domaine du romantisme mièvre (la métaphore de l'*eau de rose*), et quelques autres emplois isolés.

3.1 *Voir la vie en rose* : optimisme et illusion joyeuse

L'expression *voir la vie en rose* est sans doute l'une des plus célèbres de la langue française, popularisée mondialement par la chanson éponyme d'Édith Piaf (1946). Signifiant "voir la vie du bon côté, avec un optimisme parfois naïf", cette locution verbale décrit une disposition d'esprit excessivement positive, une tendance à n'apercevoir que le beau et le bon autour de soi. Le mot *rose* y renvoie à la couleur rose, traditionnellement associée à la douceur, au bonheur et à un filtre embellissant (on parle en anglais de *rose-colored glasses*, littéralement "des lunettes teintées en rose", ce qui est l'équivalent de notre expression). L'origine de *voir la vie en rose* semble découler de cette image de lunettes roses : on imagine quelqu'un qui regarderait le monde à travers un verre rose, transformant ainsi toutes les teintes en une agréable coloration pastel – métaphore d'un optimisme béat. Le sens est transparent de façon métaphorique, et l'expression est parfaitement comprise des locuteurs modernes.

Dans l'usage contemporain, *voir la vie en rose* s'emploie fréquemment, aussi bien de façon sérieuse que sur un ton ironique. Par exemple, un journaliste écrivant sur l'état d'esprit d'une personnalité économique a pu titrer : « *Parisot voit la vie en rose* », suggérant que cette personne (Laurence Parisot, ex-présidente du MEDEF) affiche un optimisme peut-être exagéré malgré des difficultés réelles. En contexte, l'article précise que, "en pleine tourmente judiciaire, [elle] voyait toujours la vie en rose", ce qui souligne le décalage entre la réalité "en tourmente" et sa vision positive. De même, dans le langage courant, on pourrait dire sur un ton léger : « *Béatrice voit la vie en rose, elle pense que tout ira toujours pour le mieux* ». L'expression a un antonyme implicite : par contraste, on dira *voir tout en noir* pour l'attitude pessimiste. Le couple *voir la vie en rose* vs *voir tout en noir* est un exemple de polarité métaphorique exploitant les couleurs (rose vif et joyeux, noir sombre et négatif) pour conceptualiser l'optimisme et le pessimisme.

Notons que *la vie en rose* est devenu un syntagme que l'on retrouve dans d'autres contextes, souvent en écho culturel à la chanson de Piaf. Par exemple, on a vu des campagnes publicitaires ou des rubriques intitulées *La vie en rose* pour signifier un contenu axé sur le bien-être ou la positivité. Cependant, la forme verbale complète *voir la vie en rose* demeure la forme idiomatique figée. On peut la conjuguer (il *voit* la vie en rose, elle *voyait* la vie en rose, etc.) mais on ne peut pas remplacer *vie* ou *rose* par d'autres termes sans détruire l'expression. Le figement est donc total sur *vie* et *rose*.

En termes de registre, *voir la vie en rose* est d'un emploi très courant et neutre. Il peut être utilisé dans des articles de presse, comme on l'a vu, ou dans la littérature, et bien sûr à l'oral. Son sens est positif, mais il peut être teinté d'une légère connotation de naïveté : quelqu'un qui *voit trop la vie en rose* est peut-être accusé de manquer de réalisme. Cette nuance transparaît dans certains emplois ironiques où l'on souligne l'excès d'optimisme. L'expression, grâce à sa notoriété, fait partie de ces phrasèmes immédiatement évocateurs pour tout francophone.

3.2 *Tout n'est pas rose* : la face sombre derrière l'idéal

En contrepoint de la vision idyllique évoquée précédemment, le français dispose de l'expression *tout n'est pas rose* (parfois formulée *ce n'est pas tout rose* ou *tout n'est pas rose dans...*). Il s'agit d'une tournure idiomatique signifiant “tout n'est pas parfait, il y a des difficultés ou des aspects négatifs cachés”. Ici, *rose* symbolise la perfection ou le bonheur (la couleur rose figurant un état plaisant), et la négation indique que la situation n'est pas entièrement heureuse. On l'emploie souvent pour tempérer un enthousiasme ou pour indiquer les revers de la médaille dans une situation en apparence favorable. Par exemple : « *Certes, ce projet a des avantages, mais tout n'est pas rose* » signifiera qu'il existe aussi des problèmes. Le sens figuré de *rose* dans cette locution est clairement “agréable, facile, positif”. C'est un usage métonymique de la couleur pour désigner la qualité positive en général.

L'expression est sémantiquement assez transparente par rapport à la métaphore de base (*rose* = bonheur). Elle se rapproche de la forme proverbiale *La vie n'est pas un lit de roses*, qu'on entend parfois également. Cette dernière, calquée sur l'anglais *life is not a bed of roses*, signifie littéralement “la vie n'est pas un lit de roses” – image poétique pour dire que la vie n'est pas faite que de confort et de beauté. En français, *tout n'est pas rose* est plus courant dans la langue quotidienne que *un lit de roses*.

On rencontre fréquemment *tout n'est pas rose* dans les médias lorsque, par exemple, un bilan est dressé en nuance. Un article pourra mentionner « *Tout n'est pas rose pour telle industrie malgré la reprise économique* », indiquant qu'en dépit de signes positifs, il demeure des soucis. Dans un communiqué récent du secteur agricole québécois, on lisait : « *même si tout n'est pas rose dans le secteur porcin, des initiatives en développement durable y apportent une touche de vert* »^[4]. Ici, *tout n'est pas rose* admet qu'il y a des problèmes dans le domaine de l'élevage porcin, tandis que l'ajout “*y'a du vert aussi*” introduit la notion d'écologie (vert) pour dire qu'il y a aussi des améliorations. L'utilisation de *rose* et *vert* en contraste dans cet exemple montre comment le langage journalistique peut jouer sur les couleurs idiomatiques : *rose* pour le positif (ou son absence pour dire “pas positif”), *vert* pour l'écologique.

Du point de vue morphosyntaxique, *tout n'est pas rose* est une phrase entière figée; on la rencontre aussi sous forme *ce n'est pas rose* (par exemple « *La situation n'est pas rose* » pour dire qu'elle est morose ou difficile). Dans le registre familier, on renforce parfois la négation par une litote ironique : « *Ce n'est pas rose tous les jours* », voire « *Ce n'est pas franchement rose* ». Le sens demeure le même: il y a des problèmes, ce n'est pas la panacée.

Notons finalement une parenté de sens avec l'expression *noircir le tableau* (dépeindre une situation pire qu'elle n'est), sauf qu'ici *tout n'est pas rose* se contente de refuser le tableau tout rose; c'est une expression de modération plus que de dramatisation. Elle est d'un registre standard, passe-partout, convenant aussi bien à l'oral qu'à l'écrit.

3.3 *Il n'y a pas de rose sans épines* : le proverbe de l'ambivalence

Passons à un phrasème proverbial impliquant directement la fleur elle-même : *il n'y a pas de rose sans épines*. Ce proverbe classique, d'origine médiévale, affirme qu’“on ne peut avoir les plaisirs sans les peines qui les accompagnent” ou plus généralement que “toute belle chose a ses inconvénients”. La métaphore est transparente : la rose est la plus belle des fleurs, mais elle possède des épines piquantes. Transposé aux expériences humaines, cela signifie que toute joie comporte une part de difficulté ou de souffrance. On retrouve là un thème universel – l'idée que rien n'est parfait – exprimé dans de

nombreuses langues via l'image de la rose et des épines. En français contemporain, ce proverbe est toujours compris, même s'il peut paraître un peu cliché ou littéraire dans la conversation ordinaire.

L'expression est souvent citée telle quelle, comme une phrase complète et autonome, pour tirer une morale ou un constat. Par exemple, on pourra dire : « *Certes ce nouveau poste est très bien rémunéré, mais tu auras beaucoup de responsabilités et de pression. Il n'y a pas de rose sans épines...* ». Ici, la deuxième phrase proverbiale vient commenter la première en ajoutant une sagesse générale. On peut aussi la trouver sous la forme légèrement différente "*Pas de roses sans épines*" (au pluriel, forme abrégée). Sa fonction discursive est d'insister sur l'acceptation nécessaire des contreparties négatives d'une situation positive.

L'origine du proverbe remonte au moins à la Renaissance, et on trouve des équivalents dans d'autres langues européennes (en anglais *no rose without a thorn*, en espagnol *no hay rosa sin espinas*, etc.), signe d'une métaphore largement partagée. En français littéraire, on connaît la locution *cueillir les roses de la vie* (profiter des plaisirs de la vie tant qu'ils durent), qui vient d'un poème de Ronsard, et qui implique aussi l'idée qu'il faut accepter l'éphémère et les épines potentiels. Mais *il n'est point de rose sans épines* reste la tournure la plus ancrée proverbialement.

Sémantiquement, c'est une expression figée de type *parémie* (proverbe) à sens général. Elle est **compositionnalité partielle** : on comprend l'analogie roses = choses agréables, épines = difficultés. Donc ce n'est pas cryptique comme un idiome purement opaque; c'est une métaphore expliquée par elle-même.

Stylistiquement, on la réservera à un registre soutenu ou à un propos un peu solennel/humoristique. Utiliser ce proverbe dans une conversation courante apporte un ton légèrement sentencieux ou plaisant (selon l'intention). On peut d'ailleurs en jouer ironiquement, par exemple en inversant la proposition : "*il n'y a pas d'épines sans rose*" pour un effet humoristique (sous-entendu : les inconvénients ont malgré tout leur compensation). Ce type de détournement créatif reste rare, mais imaginable en littérature. De manière générale, l'expression fait figure de **sagesse populaire intemporelle**, toujours bonne à rappeler pour consoler quelqu'un déchantant d'un bonheur imparfait.

3.4 *Envoyer sur les roses* : éconduire avec brusquerie

Changement de registre avec *envoyer quelqu'un sur les roses*, locution verbale familière qui signifie "éconduire quelqu'un de façon cavalière, se débarrasser d'une personne importune en la remballant". Dire de quelqu'un « *il m'a envoyé sur les roses* » revient à dire : "il m'a envoyé promener", "il m'a envoyé balader sèchement". L'expression exprime donc l'idée de repousser ou dismiss quelqu'un, souvent après une demande ou une tentative de rapprochement malvenue.

Pourquoi *sur les roses* ? L'origine exacte de cette métaphore n'est pas limpide. On peut y voir l'image d'être rejeté dans un massif de rosiers aux épines piquantes – ce qui ne serait guère agréable pour la personne éconduite. En d'autres termes, *envoyer sur les roses* reviendrait imaginairement à envoyer quelqu'un se faire piquer aux épines, donc lui signifier rudement qu'il dérange. Une autre explication parfois avancée renvoie à l'époque romantique où offrir des roses était un geste galant : "envoyer sur les roses" pourrait alors signifier éconduire un prétendant en lui indiquant poliment d'aller humer ses

roses (au lieu d'insister). Quoi qu'il en soit, le sens actuel est bien établi et ne nécessite plus qu'on en comprenne l'image littérale.

Dans la conversation, on utilise volontiers cette expression : « *Je lui ai demandé de m'aider, il m'a envoyé sur les roses* », ou « *Je me suis fait envoyer sur les roses quand j'ai insisté pour avoir un rendez-vous* ». L'emploi pronominal passif est courant : *se faire envoyer sur les roses* (se faire rembarrer). On le trouve dans la presse également, par exemple à propos d'une personnalité qui essuie des refus répétés : « *Ce n'est pas la première fois que l'ancienne magistrate se fait envoyer sur les roses en poursuivant l'hebdomadaire satirique devant les tribunaux* ». Cette phrase, issue d'un contexte juridique, montre qu'on peut utiliser l'idiome même dans un article sérieux, pour donner une tournure imagée à l'information que la personne a été déboutée de sa plainte (on parle ici de Rachida Dati contre *Le Canard Enchaîné*). De même, dans un récit de reportage publié par *L'Orient-Le Jour*, on lit : « *Lorsqu'il demande un coup de main à ses sœurs, Arunchalam Muruganantham se fait envoyer sur les roses. Il s'arme alors de courage...* ». L'expression *se faire envoyer sur les roses* sert ici à décrire de manière vivante le refus net qu'opposent les sœurs du protagoniste à sa requête – on comprend aisément qu'elles l'ont éconduit sèchement.

Le registre de *envoyer sur les roses* est familier sans être vulgaire. C'est une tournure imagée plutôt qu'argotique. D'autres idiomes synonymes existent : *envoyer promener*, *envoyer paître*, *remballer quelqu'un*, ou plus familièrement *envoyer quelqu'un bouler*. *Envoyer sur les roses* est peut-être légèrement plus *vieilli* que *envoyer balader*, et peut ajouter une nuance de moquerie (le côté fleuri atténuant un peu la rudesse).

Notons qu'on trouve trace de cette expression au moins depuis le XIX^e siècle. Un dictionnaire d'argot de 1901 la mentionne, et *L'Ami du Peuple* de 1933 (journal) contient un emploi attesté^[22]. Cela indique que la locution fait partie du fonds populaire depuis longtemps. Aujourd'hui encore, elle est comprise de tous, même si les plus jeunes générations lui préfèrent peut-être *envoyer ch* (forme vulgaire) dans des contextes très relâchés, ou simplement *jeter* quelqu'un. Il n'empêche que *envoyer sur les roses* reste une formulation imagée expressive, fréquemment utilisée dans des dialogues de roman ou de film pour signifier un refus abrupt. Par exemple, dans un dialogue de comédie on pourra entendre : « *Tu verras, essaie de lui demander de changer d'avis, il va t'envoyer sur les roses !* ».

En somme, *envoyer (quelqu'un) sur les roses* illustre un cas où *rose* – en l'occurrence les rosiers et leurs épines – est associé non pas à du positif, mais à une action négative (le fait d'éconduire). L'image initialement plaisante de la rose est détournée ici par métonymie des épines ou par antiphrase ironique. Cela montre la polyvalence de l'élément *rose* dans la construction de sens idiomatiques contrastés : *rose* peut servir à sucrer le discours (dans *à l'eau de rose*) comme à piquer (dans *sur les roses*).

3.5 Être frais comme une rose : image de fraîcheur et de beauté

L'expression *frais comme une rose* est une comparaison figée, généralement utilisée pour décrire une personne (souvent au réveil ou après un repos, ou au contraire par antiphrase s'il fait très chaud) qui a l'air *extrêmement frais(che)*, c'est-à-dire reposé, en pleine forme, avec le teint vif. C'est l'équivalent de *frais comme un gardon* ou *frais comme une fleur*, mais la rose apporte ici une touche poétique supplémentaire, évoquant la fraîcheur veloutée d'une rose épanouie au matin, couverte de rosée. On l'emploie souvent avec le verbe *être* : « *Après 10 heures de sommeil, elle était fraîche comme une rose* ». On peut aussi l'utiliser de

façon impersonnelle : « *Te voilà frais (ou fraîche) comme une rose !* » en accueillant quelqu'un qui apparaît pimpant.

L'expression est assez transparente: la métaphore est directe, il s'agit d'un compliment sur l'apparence/forme physique. Le mot *rose* conserve son sens de fleur, symbole de beauté fraîche. On notera que *frais* s'accorde en genre et nombre avec la personne (frais comme une rose / fraîche comme une rose / frais comme des roses, etc.), mais *rose* reste au singulier féminin dans la formulation canonique.

L'usage contemporain est courant, bien que peut-être un peu moins généralisé qu'autrefois (il sonne légèrement littéraire ou enfantin selon le contexte, par rapport à *frais comme un gardon* qui est plus familier par exemple). On le retrouve dans des dialogues de roman modernes. Dans un roman sentimental récent, un personnage secouru, après une épreuve, peut déclarer avec humour : « *Le lendemain, grâce à vous, je suis frais comme une rose. Merci, sans vous...* ». Cet extrait montre la réplique d'un protagoniste affirmant qu'il se sent parfaitement remis ("frais comme une rose") en remerciant son sauveur, ce qui indique l'emploi toujours vivant de la comparaison dans la littérature populaire actuelle.

Parfois, l'expression est utilisée de manière ironique ou contrastive. Par exemple, en pleine canicule, dire « *je ne suis pas vraiment frais comme une rose aujourd'hui !* » revient à un euphémisme humoristique pour "*je suis moite et fatigué*". De même, on pourrait dire à quelqu'un mal réveillé « *Tu as l'air frais comme une rose !* » sur un ton sarcastique s'il a en réalité mauvaise mine. Ce genre d'antiphrase se comprend facilement car l'expression a un sens positif bien ancré que l'on peut inverser par dérision.

Stylistiquement, *frais comme une rose* est une expression imagée d'un **registre courant**, appropriée aussi bien à l'écrit qu'à l'oral. Elle a un côté légèrement désuet charmant, ce qui fait qu'on peut l'employer pour son effet attendrissant ou retro. Dans les dialogues familiaux, une mère pourra dire de son enfant endormi : « *Il dort paisiblement, il est frais comme une rose* ». Dans un registre plus soutenu on trouvera l'expression dans des descriptions littéraires, par exemple sous la plume de George Sand : « *Elle n'a pas beaucoup de couleurs, mais elle a un petit visage frais comme une rose de buissons !* » (Sand, *La Mare au diable*). Cette citation du XIX^e siècle confirme l'usage ancien de la comparaison, dont l'attrait perdure.

3.6 *Ça ne sent pas la rose* : euphémisme et antiphrase olfactive

Une expression imagée bien connue, surtout à l'oral, est *ça ne sent pas la rose*. Il s'agit d'un euphémisme un brin humoristique pour signifier "*cela sent mauvais, ça pue*". On l'emploie par exemple en entrant dans un lieu à l'odeur désagréable : « *Ouh là, ça ne sent pas la rose ici !* ». L'ironie de la formule vient du contraste entre la rose, fleur emblématique d'un parfum exquis, et l'odeur réellement perçue qui est tout sauf florale. En disant que *ce n'est pas l'odeur de la rose*, on atténue légèrement la dureté de "*ça pue*" tout en étant parfaitement compris et même en faisant sourire.

C'est donc un usage figuré de *rose* = *bonne odeur*, par antiphrase (négation). L'expression peut se décliner : « *ça ne sent pas la rose* », « *ça ne sent pas la rose ici* », « *il ne sent pas la rose* » (en parlant d'un individu malodorant), etc. On trouve aussi "*ça ne sent pas la violette*" dans le même sens, ou "*ça ne sent pas le Chanel n°5*" sur un registre plus recherché. Mais *pas la rose* reste la tournure la plus courante.

Cette expression est clairement **familière**, relevant du registre de la conversation détendue. Elle apparaît parfois dans des écrits pour conférer un ton léger. Par exemple, un article de presse satirique sur la pollution pourrait titrer « *Écologie au Nigeria, ça ne sent pas la rose* », comme l'a fait *Charlie Hebdo*, combinant la métaphore olfactive à la situation écologique délétère. De même, on a vu dans la presse people des formulations du type « *L'affaire X, ça ne sent pas la rose...* » pour indiquer qu'une affaire est louche ou nauséabonde au sens figuré. L'odeur dont on parle n'est pas toujours littérale : « *ne pas sentir la rose* » peut figurer une situation moralement « puante » (scandale, corruption). L'idiome devient alors métaphorique d'un climat négatif. Cependant, l'emploi primaire reste lié aux mauvaises odeurs concrètes.

Le figement de *sentir la rose* est partiel: on dit *ça sent la rose* pour « ça sent bon » rarement de façon littérale (sauf si véritablement on a une odeur de rose), mais le tournure négative *ne pas sentir la rose* a cristallisé en idiom. La structure syntaxique est libre (il ne sent pas la rose, ça ne sent pas la rose, l'odeur ne sent pas la rose – cette dernière tournure est moins idiomatique, on préfère sujet impersonnel *ça*). On remarque que *rose* est au singulier et reste invariable ici.

L'image derrière cette expression est on ne peut plus limpide, donc on peut dire que l'expression est transparente sur le plan métaphorique. C'est son caractère d'euphémisme familier qui fait son sel stylistique. Dire « *ça pue* » est cru et direct, tandis que « *ça ne sent pas la rose* » transmet la même information de manière imagée et douce-amère. Cela correspond bien à une tendance du français familier à recourir aux litotes et atténuations ironiques.

3.7 À l'eau de rose et roman à l'eau de rose : la mièvrerie sentimentale

Le syntagme *à l'eau de rose* est employé en français pour qualifier une œuvre ou un contenu jugé mièvre, excessivement sentimental, et par extension de qualité littéraire médiocre. On parle notamment de *roman à l'eau de rose* pour désigner un roman d'amour sentimentaliste, au scénario convenu et aux sentiments exagérément idéalisés – en somme, ce qu'on appelle couramment un « roman sentimental cucul », typiquement les romans de gare Harlequin et consorts. L'expression *à l'eau de rose* peut aussi qualifier d'autres choses : *un film à l'eau de rose*, *une histoire à l'eau de rose*, *une fin à l'eau de rose* (pour dire une fin trop heureuse et clichée).

La locution trouve son origine dans la métaphore de l'eau de rose, c'est-à-dire l'hydrolat de rose (un parfum léger obtenu par distillation des pétales de rose). L'eau de rose est quelque chose de dilué, de doux, de fade comparé à l'essence concentrée. Dire d'un roman qu'il est *à l'eau de rose*, c'est donc suggérer qu'il est d'une sentimentalité diluée et facile, sans substance intellectuelle. Cette image semble attestée depuis le XIX^e siècle pour moquer les œuvres littéraires trop fleur bleue. D'ailleurs, l'expression *fleur bleue* est un synonyme (emprunté au romantisme allemand) signifiant naïvement sentimental – on parle d'une *histoire fleur bleue*. *À l'eau de rose* est légèrement péjoratif, mais d'une péjoration modérée, souvent utilisée avec un sourire ou une pointe de condescendance bon enfant.

Dans l'usage, on retrouve régulièrement l'expression dans la critique culturelle. Par exemple, un article d'actualité cinématographique titrait : « *Netflix : personne n'aurait misé sur ce film à l'eau de rose en tête du top, pourtant il met tout le monde d'accord* ». Ici *film à l'eau de rose* est utilisé par la journaliste pour qualifier une comédie romantique grand public, en soulignant son caractère convenu et sirupeux, bien que le succès

populaire soit au rendez-vous. De même, on verra fréquemment des critiques de livres ou de séries user de cette tournure : « *une intrigue un peu à l'eau de rose mais divertissante* », « *un scénario à l'eau de rose, larmoyant et douteux* » (exemple inspiré d'une critique Téléràma).

Notons que *roman à l'eau de rose* est quasiment lexicalisé en tant que syntagme nominal pour le genre des romans sentimentaux. On trouve même dans les bibliothèques le classement “romans à l'eau de rose” pour ce type de littérature. Il est intéressant que la couleur *rose*, synonyme d'amour tendre, serve ainsi à connoter la naïveté et la fadeur quand elle est en *eau de rose*. C'est qu'on oppose l'eau de rose (diluée, superficielle) à quelque chose de plus corsé ou de plus authentique. On pourrait dire qu'il y a un léger mépris de genre littéraire derrière l'expression, historiquement associée à une lecture plutôt féminine populaire.

Morphologiquement, à *l'eau de rose* est figé, on ne peut pas varier *rose* (dire à *l'eau de camomille* n'aurait pas le même sens !). C'est une locution adjectivale invariable, employée après un nom le plus souvent. Elle appartient au registre courant/familier : on peut l'utiliser dans un article de presse non académique, dans la conversation, mais pas dans une dissertation formelle par exemple (où on dirait “sentimental et mièvre” à la place).

Enfin, signalons qu'en français du Québec, l'expression a parfois été traduite littéralement en *à l'eau de rose* pour calquer l'anglais *rose water*, mais globalement, l'usage est similaire dans toute la francophonie. Des équivalents existent dans les autres langues romanes : *novela rosa* en espagnol signifie roman sentimental (d'où le terme *novelas rosas* pour la presse people), preuve que le code couleur est partagé au-delà du français. Il est intéressant de voir que Buřina (2023), dans sa thèse sur la traduction des expressions figées, note que l'imagerie des champs sémantiques (ici celui de la couleur et des fleurs) peut poser problème en traduction. Par exemple, traduire *roman à l'eau de rose* vers une langue qui n'a pas cette métaphore nécessitera une adaptation : un traducteur letton ou anglais devra choisir un équivalent idiomatique (*romance novel* en anglais, *saldsērīgs romāns* en letton, litt. “roman douxereux”) ou risquer de perdre l'image (phénomène de *déficit de traduction*). La métaphore de *l'eau de rose* est donc ancrée culturellement en français et contribue à cette palette d'expressions où *rose* dénote tour à tour l'excès de douceur ou de bonheur.

3.8 *Découvrir le pot aux roses* : percer un secret

L'expression *découvrir le pot aux roses* signifie “découvrir le secret, le fin mot d'une affaire cachée”. C'est une locution verbale ancienne, dont l'origine reste un peu obscure, mais qui est toujours comprise de nos jours. La formule suggère qu'il y a un *pot aux roses* (littéralement un pot contenant des roses) qui était dissimulé, et que l'on finit par trouver. Par analogie, cela veut dire qu'on a mis au jour ce qui était caché.

Plusieurs explications étymologiques ont été avancées : certains y voient une référence à un pot-pourri parfumé à la rose dans lequel on aurait caché un objet (lettres d'amour ou autres secrets), d'autres pensent à une allusion grivoise médiévale (*rose* étant un euphémisme pour autre chose, et *pot* un contenant, ce qui laisserait imaginer la découverte d'un pot *pas très chaste*). Quoi qu'il en soit, à l'époque moderne on n'en perçoit plus le double sens éventuel, on comprend juste “*découvrir le poteau rose*” – d'ailleurs l'homophonie avec *poteau rose* amuse souvent les enfants qui déforment l'expression. Une

confusion courante chez les francophones est en effet de croire que l'expression est "*découvrir le poteau rose*", ce qui ne veut rien dire littéralement et témoigne de la perte de transparence.

Le sens idiomatique de *découvrir le pot aux roses* est assez opaque si on ne le connaît pas : impossible de le deviner juste en comprenant *pot* + *roses*. Il faut l'apprendre comme un tout. C'est un bon exemple d'unité phraséologique lexicalisée : *le pot aux roses* n'a de sens que dans cette expression (sinon, littéralement, on imaginerait un pot de fleurs).

Dans l'usage, on emploie l'expression pour marquer la révélation d'une supercherie ou d'une vérité cachée. Par exemple : « *En comparant les deux comptabilités, l'inspecteur a découvert le pot aux roses : l'entreprise truquait ses bilans* ». Ou bien : « *Personne ne savait qui était le corbeau qui envoyait ces lettres anonymes, jusqu'au jour où un journaliste a découvert le pot aux roses* ». L'expression a un petit parfum vieilli, ce qui la rend souvent appréciée dans des textes littéraires ou journalistiques pour varier du banal *révéler le pot-aux-roses*.

On notera que *découvrir le pot aux roses* n'a rien à voir avec la couleur rose ou la symbolique positive du rose. Ici, la *rose* fait partie d'un syntagme figé (*pot aux roses*) dont le sens littéral est oublié, ne servant plus qu'à représenter "*le secret/dossier caché*". C'est un cas intéressant où la composante *rose* est sémantiquement complètement blanchie (vidée de son sens de couleur ou de fleur dans l'esprit du locuteur moyen). On ne pense pas du tout à une rose concrète quand on emploie cette expression, contrairement à *frais comme une rose* où l'image de la fleur est vivace. Cela illustre un continuum de figement sémantique : *découvrir le pot aux roses* est très figé et lexicalisé (presque idiomatique pur), alors que *voir la vie en rose* est métaphorique mais on voit encore la notion de rose/optimismo.

Dans la presse, on trouve l'expression, parfois avec un ton un peu sarcastique. Un titre pourrait annoncer « *Tel lanceur d'alerte fait découvrir le pot aux roses dans l'affaire X* ». Toutefois, le langage médiatique contemporain privilégie peut-être des formules plus directes (*révéler la supercherie, mettre au jour le scandale*). Le phrasème reste tout de même connu de tous et utilisé à l'oral par les générations plus âgées en particulier.

3.9 Voir des éléphants roses : hallucinations alcooliques

Pour conclure cette partie lexicale, mentionnons une expression moins fréquente mais savoureuse où *rose* apparaît : *voir des éléphants roses*. Elle signifie "avoir des hallucinations causées par l'ivresse ou une forte fièvre, voir des choses imaginaires". Cet idiomme trouve son origine dans la culture anglo-saxonne – l'expression *to see pink elephants* est attestée en anglais dès le début du XX^e siècle pour dépeindre les visions fantaisistes des alcooliques en *delirium tremens*. Elle a été popularisée par la scène célèbre du film Disney *Dumbo* (1941) où l'éléphanteau, ivre, voit défiler des éléphants roses psychédéliques.

En français, *voir des éléphants roses* s'est propagé comme calque humoristique de l'anglais. L'expression est comprise surtout dans un registre familier et comique. On pourrait dire en plaisantant : « *Avec tout ce qu'il a bu, il va voir des éléphants roses d'ici peu !* » pour se moquer d'une personne ivre. Ou encore « *J'étais si fatigué que j'ai cru voir un éléphant rose passer...* » pour signifier qu'on avait la vue troublée.

L'image de l'éléphant rose est résolument loufoque – on sait bien que les éléphants ne sont pas roses. Le choix de la couleur accentue le caractère absurde de l'hallucination. Ici, *rose* sert uniquement à

souligner le côté fantaisiste de la vision, en plus du fait de voir un éléphant là où il ne devrait pas y en avoir. C'est un usage intéressant de *rose* car il n'apporte pas de sens figuré positif ou négatif direct, il contribue juste à l'incongruité de la scène imaginée. On aurait pu dire "voir des éléphants verts à pois" que l'effet serait semblable – mais le motif des *éléphants roses* s'est imposé, possiblement par import culturel.

Ce phrasème est moins courant que les précédents et a un statut un peu à part : il est plus proche de la blague ou de la référence cinématographique. Pourtant, on le trouve encore sporadiquement dans la littérature jeunesse ou la presse humoristique. Par exemple, un chroniqueur pourrait écrire « *Après la troisième mi-temps, certains joueurs voyaient carrément des éléphants roses sur le terrain !* » pour décrire l'ivresse post-match. Le public visé doit avoir la référence pour comprendre l'allusion.

L'expression se conjugue généralement avec *voir*. On peut éventuellement utiliser d'autres verbes : « *il croit apercevoir des éléphants roses* », mais c'est toujours l'idée de vision hallucinatoire. Elle reste de registre très familier.

En résumé de cette analyse lexico-sémantique, on observe que l'élément lexical *rose* endosse des rôles variés selon les phrasèmes : tantôt pivot sémantique principal (pour *voir en rose*, *pas rose*, *eau de rose* où *rose* donne la tonalité), tantôt simple composant d'une image plus large (*éléphants roses*, *pot aux roses* où *rose* colore l'image sans être en position initiale). L'éventail des significations va de l'optimisme excessif (*vie en rose*) à la sentimentalité fade (*à l'eau de rose*), en passant par l'échec cuisant (*envoyer sur les roses*), l'odeur déplaisante (*pas la rose*) ou la vérité révélée (*pot aux roses*). Le point commun est que toutes ces expressions jouent sur un contraste entre l'idée agréable associée à *rose* (couleur douce, fleur parfumée) et, soit une réalité contraire (*pas rose*, épines, mauvaise odeur), soit une application hyperbolique (tout est rose, *vie en rose*), soit une transposition moqueuse (*rose bonbon* = mièvre). Cet ensemble d'idiomes témoigne de la richesse symbolique du mot *rose* dans la langue – symbole de l'amour et de l'idéalisme, mais qui peut être inversé ou exploité de façon ironique.

4. Analyse stylistique et usage des expressions avec *rose*

Après avoir décortiqué le sens de chaque expression, intéressons-nous à leurs **fonctions stylistiques** et à leur emploi dans les discours contemporains. Les unités phraséologiques à composant *rose* présentent un potentiel expressif important, que les locuteurs et les rédacteurs exploitent selon le contexte communicatif. Nous examinerons successivement leur présence dans la langue courante orale, dans la littérature, et dans les médias/presse, en soulignant à chaque fois l'effet produit et le registre de langue.

4.1 Dans la conversation quotidienne

Dans la conversation informelle, les idiomes avec *rose* sont monnaie courante, car ils permettent d'exprimer de façon imagée des idées simples tout en nuancant le propos affectivement. Par exemple, dire « *Tout n'est pas rose dans ma vie en ce moment* » est plus expressif que « *J'ai des problèmes en ce moment* », car l'idiome véhicule une sorte de litote implicite et une coloration fataliste facilement compréhensible. De même, « *Ne te vexe pas s'il t'envoie sur les roses* » prépare l'interlocuteur à une rebuffade en termes imagés mais parlants. Ces expressions sont donc appréciées pour leur côté imagé immédiatement

parlant et pour la connivence culturelle qu'elles créent (le locuteur et l'auditeur se comprennent à demi-mot grâce à la référence commune).

Beaucoup de ces phrasèmes appartiennent au registre familier courant, celui de la conversation de tous les jours. *Voir la vie en rose, tout n'est pas rose, envoyer sur les roses, frais comme une rose, à l'eau de rose, pas sentir la rose* – toutes ces tournures peuvent apparaître dans la bouche de Monsieur Tout-le-monde sans effet de décalage. Elles sont idiomatiques mais bien intégrées au fond usuel du français. Prononcer une de ces expressions ne donne pas une impression d'emphase particulière (sauf volontaire), car elles sont lexicalisées dans le langage courant.

Cependant, l'utilisation de ces idiomes peut aussi servir un effet stylistique conscient de la part du locuteur. Par exemple, user d'un euphémisme comme « *Ouf, ça ne sent pas la rose ici...* » au lieu de « *Quelle odeur épouvantable* » traduit une intention d'humour ou au moins de légèreté pour désamorcer la gêne. De même, face à une personne trop optimiste, on pourra glisser d'un ton taquin « *Toi, tu vois la vie en rose !* », ce qui est plus doux que de dire « *Tu es d'un optimisme naïf* ». L'idiome adoucit la critique et la rend même complice, partageable sur le mode de la plaisanterie.

On observe aussi que ces expressions peuvent être modulées par le ton et le contexte. « *Il m'a envoyé sur les roses* » peut être dit sur un ton vexé ou, au contraire, amusé d'avoir été ainsi rabroué. L'idiome lui-même ne précise pas l'attitude du locuteur, c'est l'intonation qui fait foi. C'est un avantage de ces formules imagées : elles laissent place à l'interprétation affective. Par exemple, « *Je me suis fait envoyer sur les roses, mais c'était bien fait pour moi* » – ici le locuteur reconnaît sa faute sur un ton léger, l'idiome transforme l'anecdote en récit pittoresque.

En contexte familier, on peut parfois raccourcir ou adapter ces expressions. On entendra « *Ça ne sent pas la rose !* » sans même le *ça* impersonnel, ou « *Pas de rose sans épines...* » dit d'un air entendu, sans la proposition complète initiale. La compréhension reste assurée grâce à la notoriété de ces tournures dans la langue.

Un point notable est l'aspect intergénérationnel : certaines expressions comme « *voir des éléphants roses* » ou « *découvrir le pot aux roses* » commencent peut-être à être moins utilisées par les jeunes locuteurs, qui pourraient les trouver datées. À la place, ils emploieront un argot plus nouveau ou des références culture pop équivalentes. Pourtant, la plupart des idiomes avec *rose* demeurent compris de tous. Il n'est pas rare d'entendre un adolescent dire « *c'est un film trop à l'eau de rose, j'aime pas* », ou « *je suis pas frais comme une rose ce matin* ». La transmission de ces images se fait en grande partie via la famille, l'école, les médias, si bien qu'elles restent ancrées.

En somme, dans le langage courant, les phrasèmes à *rose* jouent pleinement leur rôle de *figures du quotidien*, ajoutant au discours oral spontané de la couleur (c'est le cas de le dire) et de la vivacité. Ils permettent d'éviter des formulations plates ou trop directes, conférant aux échanges une dimension imagée qui rend la conversation plus vivante et expressive.

4.2 Dans la littérature et la création artistique

Les expressions idiomatiques font partie du matériau dont disposent les écrivains, soit pour ancrer leurs dialogues dans la langue réelle, soit au contraire pour les détourner et créer des effets de style.

Dans la littérature contemporaine, on retrouve donc les idiomes avec *rose* principalement dans les dialogues ou pensées de personnages, reflétant la langue courante, ou bien sous la plume du narrateur lorsqu'il adopte une tonalité familière ou humoristique.

Par exemple, un roman actuel de genre romance n'hésitera pas à faire dire à un personnage : « *Ce matin, tu es fraîche comme une rose* » pour marquer l'appréciation tendre d'un amoureux envers sa compagne. Ce choix de mots rend le dialogue naturel et crédible, car c'est exactement le type d'image qu'on peut utiliser spontanément (plutôt que « *tu as bonne mine* » qui est plus neutre). L'extrait littéraire cité précédemment montrait un personnage remerciant son sauveur en assurant qu'il est *frais comme une rose*. Cette insertion d'idiome donne un ton léger et courant à la scène, conforme au registre d'une fiction divertissante.

De même, dans des dialogues de roman policier ou de satire, on pourra trouver des réparties du type : « *Inutile d'insister, tu vas te faire envoyer sur les roses* », ou « *Tout n'est pas rose, hélas, dans cette affaire* », etc. Ces expressions situent immédiatement le niveau de langue (langue standard, un peu imagée, accessible). Un auteur réaliste comme Céline ou Pennac, connus pour utiliser l'argot et l'expression populaire, pourrait aisément glisser un « *ça sentait pas la rose dans son taudis* » pour peindre l'atmosphère malodorante d'une pièce. Cela évite une description lourde et ajoute une pointe d'ironie.

Parfois, les écrivains jouent avec les idiomes, soit en les modifiant légèrement, soit en les accumulant pour un effet comique. La modification peut consister à actualiser l'image ou à la subvertir. On a vu le cas de « *pas d'épines sans roses* » inversant « *pas de roses sans épines* ». Dans la poésie contemporaine ou la littérature expérimentale, ce procédé est fréquent pour surprendre le lecteur en déjouant son attente idiomatique. Par exemple, quelqu'un comme Boris Vian aurait pu écrire « *il n'y a pas de rose sans moroses* » pour créer un jeu de mots, ou un auteur de science-fiction « *voir la vie en infrarose* » pour un androïde optimiste – ce ne sont pas des exemples réels, mais ils illustrent comment la base idiomatique *rose* peut être détournée.

La littérature fait aussi usage de ces expressions comme marqueurs culturels. Dans un roman situé dans les années 1950, faire utiliser ces idiomes aux personnages les rend cohérents avec l'époque, car ce sont des tournures bien implantées depuis longtemps. À l'inverse, un roman médiéval n'emploierait pas *envoyer sur les roses* qui serait un anachronisme (le mot *envoyer* n'ayant pas ce sens à l'époque, et l'expression étant apparue plus tard). Ainsi, la présence de ces phrasèmes peut aider à situer l'époque ou le niveau de langue d'un dialogue.

Enfin, il convient de noter l'emploi des idiomes *rose* dans les titres ou œuvres artistiques. La chanson *La vie en rose* en est l'exemple emblématique : Piaf a repris une expression existante, qui plus est déjà exploitée en titre d'un magazine féministe québécois dans les années 1980. Ce titre de chanson est devenu à son tour une référence culturelle majeure. On trouve aussi des romans intitulés *La vie en rosé* (avec un jeu de mots sur le vin rosé), des films intitulés *Rose* quelque chose en écho, etc. L'imaginaire littéraire aime ces images simples et parlantes. Jean Genet, dans *Miracle de la rose*, ne se réfère pas à un idiome mais il réinvestit le symbole de la rose (fleur poussant en prison dans le roman) pour en faire une métaphore de la grâce au milieu de la fange. Le lexique de la rose, très riche en connotations, fait

partie d'un bagage symbolique dont les auteurs savent jouer, en mêlant parfois expression figée et création personnelle.

En résumé, dans la littérature, les expressions idiomatiques à composant *rose* remplissent un double rôle : *réaliste* (enrichir la langue des personnages, ancrer le récit dans le vrai parler) et *stylistique* (apporter humour, poésie ou intertextualité par le détournement ou la citation implicite). Leur utilisation requiert du tact pour éviter le cliché éculé, mais bien employées, elles ajoutent saveur et authenticité au texte.

4.3 Dans la langue des médias et de la presse

Le langage journalistique est friand d'expressions imagées, à condition qu'elles soient comprises de son lectorat, car elles permettent de titrer ou commenter de manière percutante. Les phrasèmes à *rose* se retrouvent donc assez souvent dans les journaux, magazines ou médias audiovisuels, parfois sous forme intacte, parfois intégrés dans des formulations créatives.

Les titres de presse en particulier aiment jouer sur les idiomes, comme mentionné précédemment avec l'exemple du secteur porcin (« *tout n'est pas rose... du vert aussi* »)[16]. Un autre exemple pourrait être un article économique intitulé « *L'industrie voit-elle l'avenir en rose ?* » pour discuter de prévisions optimistes, ou à l'inverse un article culturel « *Un festival qui finit en eau de rose* » pour critiquer la tournure trop sentimentale d'un événement. Ces formulations, souvent en forme de question ou de clin d'œil, captent l'attention du lecteur par leur familiarité détournée.

Dans le corps des articles, les journalistes utilisent les idiomes pour alléger le style et éviter des répétitions lourdes. Au lieu d'écrire toujours "optimiste" ou "idyllique", un rédacteur glissera « *peignant un tableau tout rose de la situation* ». Par exemple, le site d'information Challenges a qualifié l'attitude d'un dirigeant en difficulté de « *voir toujours la vie en rose* » malgré les problèmes, ce qui en deux mots transmet une idée complexe (l'indécrottable optimisme) avec une touche ironique.

Les expressions *il n'y a pas de rose sans épines* ou *découvrir le pot aux roses* peuvent aussi apparaître dans des tribunes ou analyses, car elles donnent un ton un peu littéraire ou proverbial. Un éditorialiste écrira : « *Bien sûr, aucun plan de relance n'est un lit de roses ; les épines budgétaires sont nombreuses...* », adaptant l'expression pour son propos. Ici on voit comment les idiomes peuvent être fragmentés et combinés (il fait écho à *pas de rose sans épines* et *lit de roses* ensemble).

La radio et la télévision utilisent également ces tournures, notamment dans un registre plus détendu, par exemple pour les titres d'émissions ou les accroches. Une chronique humoristique s'intitulera « *Ça ne sent pas la rose* » pour parler d'un scandale qui "pue" (il existe d'ailleurs une rubrique sur un site malgache intitulée « *ÇA SENT PAS LA ROSE* » pour évoquer une affaire de bois de rose illégale, jouant sur le double sens littéral/figuré). Les médias audio-visuels misent sur la compréhension immédiate de l'auditeur, et les idiomes, parce qu'ils sont connus, permettent de communiquer un message rapidement sans lourdeur explicative.

Au-delà des titres, les idiomes avec *rose* peuvent servir la rhétorique journalistique en marquant une connivence ou une distanciation. Par exemple, écrire « *les autorités peintes par le rapport voient la vie en rose* » suggère une critique implicite (on les accuse d'optimisme de façade). De même, « *les négociations ont tourné au roman à l'eau de rose* » signifierait qu'elles se sont enlisées dans des considérations sentimentales

ou insignifiantes – jugement de valeur déguisé en image. Ainsi, les journalistes se servent de ces expressions pour émettre une évaluation sans paraître trop personnels : c’est la force des idiomes, ils portent en eux un *sous-entendu culturellement partagé*. Dire de quelque chose que c’est « *un film à l’eau de rose* » dans un article critique, c’est une façon convenue de déprécier l’œuvre tout en se reposant sur une catégorie connue plutôt qu’un jugement frontal.

Enfin, la presse écrite aime les jeux de mots avec les idiomes. On a vu « *rose/vert* », on pourrait imaginer un magazine titrant sur la politique « *La vie en rose... et noir* » pour opposer deux visions, ou « *Élysée : tout n’est pas rose bonbon* ». Parfois même, les journaux créent des variantes éphémères pour coller à l’actualité : durant le mois d’octobre dédié à la lutte contre le cancer du sein (Octobre Rose), certains médias ont pu utiliser l’expression « *tout n’est pas rose* » en double sens (à la fois littéral – tout n’est pas de couleur rose – et figuré – tout n’est pas facile pour les patientes) afin de sensibiliser tout en faisant un jeu de mots.

En conclusion de cette partie stylistique, il apparaît que les idiomes contenant *rose* sont des outils souples dans la langue des médias : ils apportent une touche d’expressivité et de connivence culturelle. Ils permettent d’aborder des sujets sérieux en les habillant d’une formule imagée, ou au contraire de traiter des sujets légers en les rendant encore plus savoureux. Le style journalistique moderne, souvent en quête d’efficacité et de vivacité, y trouve son compte – à condition toutefois de doser leur usage pour éviter le cliché. Trop d’idiomes tueraient l’idiome, il faut donc savoir les choisir à bon escient. Ceux à composante *rose*, par leur ancrage symbolique fort, demeurent des valeurs sûres de l’arsenal stylistique.

5. Discussion

L’examen conjoint des aspects sémantiques et stylistiques des unités phraséologiques à composant *rose* met en lumière plusieurs enseignements sur la phraséologie française et son fonctionnement contemporain.

Premièrement, on constate la polyvalence sémantique du lexème *rose* dans le réseau idiomatique. Tantôt porteur d’une connotation intensément positive (optimisme, beauté, délicatesse amoureuse), tantôt élément d’un discours mitigé voire négatif (refus, difficulté, mauvaise odeur), *rose* s’avère un véritable caméléon sémantique en fonction du contexte phraséologique. Cette adaptabilité témoigne de la richesse du symbole de la rose : fleur magnifique mais piquante, couleur douce mais potentiellement naïve – une ambivalence que la langue exploite habilement. Il est frappant de voir que *rose* peut signifier “beau” (*tout rose*), “trop beau” donc “suspect” (*voir en rose de manière exagérée*), ou carrément “désagréable” (*pas rose*, par litote). Cela illustre le phénomène de re-sémantisation contextuelle dans les idiomes : le mot isolé *rose* garde son noyau de sens (agréable) mais l’expression figée construit autour va orienter ce sens dans une direction spécifique (agréable excessif, agréable manquant, agréable contredit, etc.).

Deuxièmement, le corpus d’expressions étudié confirme le rôle crucial de la métaphore et de l’imagerie dans la formation des idiomatismes. Toutes ces expressions reposent sur une image concrète : vision colorée, fleur et épines, rose parfumée, rose diluée, etc. Comme l’a noté N. M. Shansky, “*les phraséologismes sont caractérisés par la métaphore, l’imagerie, la coloration expressive*”. Nos exemples vérifient

parfaitement cette assertion. Même les cas où le sens littéral s'est obscurci (*pot aux roses*) trouvent leur origine dans une image (le pot de parfum de rose caché). Ceci souligne l'importance pour les linguistes et lexicographes de prendre en compte l'iconicité sémantique des idiomes : comprendre l'image sous-jacente aide souvent à en expliquer le sens et parfois l'étymologie. D'un point de vue didactique, expliciter ces images peut être très utile pour l'enseignement du français langue étrangère, par exemple – un apprenant comprendra mieux *voir la vie en rose* si on lui explique la métaphore des lunettes teintées.

Troisièmement, en termes de figement et de compositionnalité, on a pu observer un éventail de situations. Certaines expressions sont translucides (on devine aisément le lien littéral-figuré) : c'est le cas de *frais comme une rose*, *pas de rose sans épines*, *voir la vie en rose*, *ça ne sent pas la rose*. D'autres sont opaques ou lexicalisées : *découvrir le pot aux roses* notamment, où le locuteur moyen ne visualise plus forcément un pot pour comprendre l'expression. Entre les deux, *envoyer sur les roses* est semi-motivé (on peut imaginer que ce n'est pas agréable, sans plus). Cette diversité rejoint l'idée de gradience phraséologique (Bolly, 2010) : il n'y a pas de frontière tranchée entre idiome "purement arbitraire" et idiome "motivé", mais un continuum. Notre étude confirme que même parmi des expressions centrées sur un même mot, *rose*, le degré de figement sémantique peut varier fortement. Ceci peut avoir des implications en traduction : les expressions motivées seront parfois traduites littéralement si la langue cible accepte la même métaphore (ex : *voir la vie en rose* → *see life through rose-colored glasses*, calque parfait en anglais), tandis que les expressions opaques nécessiteront souvent un équivalent idiomatique différent ou une paraphrase (ex : *découvrir le pot aux roses* → *uncover the truth*, on perd l'image de la rose). Buřina (2023) a d'ailleurs quantifié ce phénomène de "déficit de traduction" lié à l'imagerie idiomatique, montrant que l'image est souvent sacrifiée en traduction^[9]. Dans notre cas, la forte présence du symbole rose dans d'autres cultures (notamment occidentales) fait que plusieurs idiomes ont des correspondants directs (proverbe des épines, lunettes roses). En revanche, des expressions comme *envoyer sur les roses* ou *roman à l'eau de rose* n'ont pas d'équivalent littéral exact en anglais, en letton ou en arabe – signe du particularisme culturel possible au sein de la phraséologie.

Quatrièmement, du point de vue stylistique et pragmatique, l'étude révèle que ces idiomes ne sont pas de simples ornements interchangeables : chacun a son *ton* et ses *emplois de prédilection*. Par exemple, *à l'eau de rose* sert presque exclusivement à la critique dépréciative d'œuvres sentimentales; l'utiliser hors de ce contexte serait incongru. *Envoyer sur les roses* porte une nuance de familiarité teintée d'ironie polie (par rapport à *envoyer bouler* plus cru); un journaliste choisira l'un ou l'autre en fonction de l'effet recherché. *Il n'y a pas de rose sans épines* confère un ton proverbe, pas du tout le même registre que *tout n'est pas rose* qui fait plus conversationnel. Ainsi, chaque expression a une sorte de profil stylistique unique, combinant registre, connotation (élogieuse, péjorative, humoristique, moralisatrice...), et domaine de préférence (plutôt oral, plutôt écrit). Ceci corrobore les analyses de Zagidullina et al. (2021) sur l'expressivité attachée aux unités lexicales et phraséologiques – expressivité qui est fonction de facteurs structurels (ici la présence du mot *rose* et son réseau sémantique) mais aussi situationnels (le contexte d'énonciation).

Cinquièmement, notons que la popularité de ces idiomes semble se maintenir dans le temps, signe qu'ils répondent à un besoin communicatif stable. Les plus anciennes expressions (*pot aux roses*, *rose sans épines*) coexistent avec des plus récentes ou empruntées (*éléphants roses*), ce qui indique que la langue

continue de forger ou d'intégrer de nouveaux phrasèmes autour de *rose* lorsque l'opportunité se présente. Le cas de *voir des éléphants roses* (calque de l'anglais, diffusé par le cinéma) montre l'apport de la culture moderne à la phraséologie traditionnelle.

Enfin, d'un point de vue plus global, l'étude de ce micro-ensemble d'expressions autour de *rose* illustre l'importance de combiner l'approche théorique (typologie, définition, sémantique) et l'observation corpus pour bien comprendre la phraséologie en contexte. Nos exemples tirés de médias et de littérature ont permis de voir comment, concrètement, ces idiomes sont employés, adaptés, et ressentis par les locuteurs aujourd'hui. On voit ainsi que les phrasèmes ne sont pas que des entrées de dictionnaire figées, ce sont des éléments vivants du discours, porteurs d'effets pragmatiques. Amarni (2016) soulignait l'intérêt d'une étude discursive du figement – nos analyses confirment que le sens d'un idiome peut légèrement varier selon qu'il est utilisé sérieusement ou ironiquement, selon qu'il est en position de titre, de conclusion, etc. Par exemple, *tout n'est pas rose* dans un article de presse sert souvent de tournure transitoire pour amener une nuance (presque un cliché journalistique), alors que dans la bouche d'un individu, ce sera plus une confession personnelle. Ces différences échappent à une description purement lexicographique, d'où l'importance de les aborder dans une perspective stylistique et discursive.

6. Conclusion

Les unités phraséologiques comportant le mot *rose* occupent une place de choix dans le paysage idiomatique du français contemporain. Notre exploration a montré qu'elles constituent un ensemble varié tant sur le plan sémantique que stylistique, reflétant la polyvalence symbolique de la rose – tour à tour synonyme de bonheur idéal, de naïveté douceâtre, ou contrepoint aux aspects sombres de la réalité. Du point de vue lexico-sémantique, ces expressions mettent en œuvre des mécanismes métaphoriques et métonymiques typiques de la phraséologie : elles associent au lexème *rose* des images mentales (voir en rose, rose/épines, parfum de rose, eau de rose, etc.) pour coder des significations complexes allant de l'optimisme inconsidéré à la révélation d'un secret, en passant par l'éconduite brutale ou la mièvrerie romantique. Certaines de ces images sont transparentes et universelles, d'autres plus opaques et culturellement spécifiques, ce qui peut poser des défis en traduction et explique la nécessité d'un apprentissage explicite de ces idiomes pour les non-natifs.

Du point de vue stylistique, les phrasèmes à composant *rose* attestent de la vitalité des idiomatismes dans la langue française actuelle. Leur fréquence dans la conversation familière souligne qu'ils ne sont pas de vieux archaïsmes, mais bien des outils expressifs actifs, appréciés pour la nuance et la vivacité qu'ils apportent aux échanges. Dans les médias et la littérature, ils servent à capter l'attention, colorer le propos, introduire de l'ironie ou de la convivialité, voire créer des effets esthétiques par leur détournement. Le lecteur averti prendra plaisir à repérer ces expressions et à goûter les jeux de mots qui en découlent, témoins d'une créativité langagière continue autour d'un motif aussi simple qu'une couleur ou une fleur.

En définitive, l'étude de ces unités phraséologiques centrées sur *rose* confirme l'importance de la phraséologie dans la compétence linguistique. Comme l'écrivait déjà C. G. Caws, « *la locution* » – l'expression figée – mérite qu'on la considère non comme une curiosité marginale, mais comme un

phénomène central structurant l'histoire et le présent du lexique. Les exemples ici traités montrent que derrière un mot aussi anodin que *rose* se cache un riche réseau de locutions qui façonnent notre manière de décrire le monde et ses aléas de manière imagée. De *La Vie en rose* chantée par Piaf aux éditoriaux économiques qui se demandent si l'on voit *l'avenir en rose*, la langue française offre une palette phraséologique où le rose n'est pas qu'une couleur: c'est une manière de penser et de ressentir.

Perspectives: Ce travail, limité aux expressions avec *rose*, pourrait être étendu à l'étude d'autres couleurs dans la phraséologie (le *bleu* de *être fleur bleue*, le *noir* de *broyer du noir*, le *vert* de *se mettre au vert*, etc.) pour mieux comprendre le système global des métaphores chromatiques en français. Par ailleurs, une approche comparative interculturelle, dans l'esprit de Yao (2018) sur le français de Côte d'Ivoire, serait fructueuse : comment *rose* et ses idiomes se traduisent-ils et se réemploient-ils (ou non) dans d'autres variétés de français ou d'autres langues ? On pourrait ainsi voir si la symbolique de la rose est universelle ou si elle recèle des différences notables (par exemple, en chinois, le mot *méigui* "rose" n'entre-t-il pas dans des expressions figées comparables?). En attendant, il apparaît clairement que les phrasèmes à composant *rose* en français témoignent de la capacité de la langue à transformer une simple image florale en un vecteur de sens idiomatiques multiples, preuve supplémentaire de la créativité et de l'économie du langage figuré.

Références

- Albougami, T. (2020). *Une approche linguistique pour la délimitation des expressions idiomatiques des autres formes semblables : l'exemple des collocations*. Bulletin of the Faculty of Arts, 80(2), 56.
- Amarni, A. (2016). *Étude discursive du figement dans les titres de presse : cas de Liberté (2009-2013)* (Thèse de doctorat, Université Kasdi Merbah Ouargla).
- Bi, I., & Mathias, G. (2020). *Alchimie de l'inversion dans la littérature orale : pour une économie linguistique du genre poétique didiga*. Abidjan : Éditions L'Harmattan.
- Bolly, C. (2010). *Flou phraséologique, quasi-grammaticalisation et pseudo marqueurs de discours : un no man's land entre syntaxe et discours ?* Linx, (62-63), 11–38.
- Buņina, A. (2023). *L'influence des champs sémantiques sur les manifestations de déficit de traduction des expressions figées du français vers le letton* (Thèse de doctorat, Université de Lettonie).
- Caws, C. G. (1995). *La locution : recherches lexico-sémantiques en phraséologie diachronique* (Thèse de doctorat, University of British Columbia).
- Duisekova, K., Issabekova, S., Zagidullina, A., Beysembayeva, G., Bakitov, A., & Ziak, P. (2021). *Structural and functional types of lexical units, their expressiveness* [Types structurels et fonctionnels des unités lexicales, leur expressivité]. XLinguae, 14(4), 254–262. <https://doi.org/10.18355/XL.2021.14.04.17>
- Pérez Miguel, M. (2017). *Les locuteurs natifs parlent en phrasèmes : les différents types d'unités phraséologiques* (Mémoire de fin d'études, Universidad de Salamanca).
- Yao, K. (2018). *Métaphores et calques dans la création phraséologique du français ivoirien*. Íkala, Revista de Lenguaje y Cultura, 23(3), 469–483. <https://doi.org/10.17533/udea.ikala.v23n03a03>